

Nous l'avons entendu, enfin, ce *Rienzi* depuis si longtemps annoncé, et qui devait, espérait-on, faire revenir le public parisien sur le jugement qu'il avait prononcé, lors de la malencontreuse représentation du *Tannhauser* [*Tannhäuser*], sur Richard Wagner et sa fameuse musique de l'avenir. — Nous l'avons entendu, hélas! et cette fois on ne pourra prétendre que les Français étaient hostiles de parti pris, comme on l'a dit pour le *Tannhauser* [*Tannhäuser*]. Qu'aurait-on pu faire de mieux pour le plus célèbre et le plus aimé de nos compositeurs qu'on n'ait fait pour Richard Wagner et pour son *Rienzi*? On s'est presque ruiné en frais de mise en scène; on a confié l'exécution des décors aux meilleurs artistes; on a déployé un luxe de costumes, dont le Théâtre-Lyrique avait rarement donné l'exemple; on a engagé tout exprès des interprètes; on a augmenté considérablement le personnel des chœurs; doublé ou triplé celui des comparses; soigné avec le plus grand zèle la partie chorégraphique. Le directeur du théâtre, M. Padeloup, est descendu à l'orchestre pour prendre le bâton du commandement et diriger lui-même les musiciens, comme il l'a fait pour Gluck et pour Mozart. Qu'aurait pu espérer de plus un compositeur français, s'appelât-il Ambroise Thomas, Félicien David, ou Charles Gounod?

Cette fois le public lui-même, comme s'il avait voulu écarter toute accusation de cabale ou d'hostilité préconçue a entendu la partition de Wagner, sans se livrer à aucune de ces manifestations qui accompagnèrent la représentation du *Tannhauser* [*Tannhäuser*]. Il a fait plus: il a assisté l'arme au bras, indifférent, tranquille, inoffensif aux enthousiasmes de commande et de clocher de toute une escouade de wagnéristes de bonne ou de mauvaise foi, venus au théâtre pour applaudir quand même. Le public parisien les a laissés faire, en souriant de dédain et en haussant les épaules, sans même se donner la peine de demander à ces applaudisseurs embrigadés s'il y avait de la pudeur, de la dignité, à applaudir cette musique hybride, cette œuvre indigeste, faite tout entière de cris d'énergumènes et de tapage infernal; cette partition qui n'a même pas cette folle originalité qui caractérise la musique qu'on a voulu appeler pompeusement de l'avenir et qu'on ne devrait pas s'obstiner à servir aux contemporains, mais qui se plaît à imiter servilement certaine musique italienne, devenue désormais surannée, une imitation des imitateurs des bons maîtres italiens, moins la mélodie, plus le vacarme. Oh! oui, le vacarme, car du commencement à la fin, ce *Rienzi* ne fait qu'exagérer les effets de sonorité, se basant sur ce faux principe, que celui qui crie le plus a raison. Ne pouvant faire beau, le musicien a fait bruyant. Et les cinq actes de cette cacophonie à grand orchestre mêlée de récits se déroulent à grand fracas de cuivres, de tambours, de cloches et de contrebasses. Pas un moment de répit, sinon pendant les entr'actes.

Encore si ce tintamarre avait le moindre cachet d'originalité!... Mais non; à chaque instant on reconnaît le bout de l'oreille du plagiaire. Les réminiscences sont nombreuses, les emprunts sont frappants. Ce qui prouve que lorsque Wagner a voulu faire de la musique intel- // 146 // -ligible [intelligible], il a dû recourir à sa mémoire plutôt qu'à sa fantaisie. Ce n'est que quand il a compris qu'il resterait éternellement dans des sphères subalternes, qu'il a eu l'idée d'inventer une musique à lui, une musique que personne ne comprend, comme on inventerait une langue nouvelle ou une nouvelle religion. Il était persuadé qu'il trouverait -- et il en a trouvé! — des prosélytes qui, pour se distinguer des autres, pour faire croire aux plus naïfs qu'ils comprenaient, eux, ce que le public ne comprend pas et a la bonne foi de l'avouer, se mettraient de son côté, et s'intituleraient les partisans de la musique de l'avenir, comme on s'intitule spirite, somnambule extralucide, ou apôtre des tables tournantes.

Demandez un peu à ces soi-disant wagneristes, à ces *poseurs* qui exaltent la « musique de l'avenir; » demandez-leur s'ils y comprennent quelque chose; ils jureront leurs grands dieux qu'ils l'adorent. C'est tout simple, et voilà l'explication: ils sont complètement dépourvus d'imagination, et ne veulent pas avouer leur impuissance. Ils disent qu'il faut bannir la mélodie. Renards qui ont laissé leur queue dans le piège, ils prêchent aux autres l'inutilité de cet appendice.

Ainsi Wagner est désormais jugé, jugé au point de vue de la *musique de l'avenir*, car on n'a pas oublié le *Tannhauser* [*Tannhäuser*]; jugé au point de vue de la musique proprement dite, car *Rienzi* est là pour prouver que ce fatras de chœurs grondants, de cuivres bruyants, de contrebasses et de tambours roulants et mugissants est au-dessous des partitions avortées ou oubliées des maîtres italiens de second ordre, — et surtout au-dessous de ce *Crociato* [*Il crociato in Egitto*], de Meyerbeer, qu'on a voulu rappeler à propos de *Rienzi* et qui sans être une œuvre de grand mérite, avait du moins un cachet d'originalité et n'assourdissait pas l'auditoire.

Cette mauvaise plaisanterie de la musique de l'avenir a déjà assez duré, ce nous semble; il faudrait la serrer dans l'armoire des frères Davenport, non moins tapageuse et non moins entachée de charlatanisme, et la ramener à l'Allemagne... qui en est revenue, elle aussi, et qui l'a parfaitement prouvé en sifflant les *Maîtres chanteurs* [*Die Meistersinger von Nürnberg*].

L'Allemagne n'en veut plus; l'Italie n'en a jamais voulu; la France a protesté solennellement lors de la représentation du *Tannhauser* [*Tannhäuser*], et a montré toute sa longanimité, en admettant le compositeur à se pourvoir en appel pour son *Rienzi*, œuvre de la première manière de Wagner... A qui s'adressera-t-elle dorénavant la musique de l'avenir? Ce qui nous surprend et nous afflige le plus, c'est l'opiniâtreté du directeur du Théâtre-Lyrique à vouloir imposer au public parisien la musique de Richard Wagner. Eh quoi! quand il y a tant de compositeurs de talent à Paris, quand nous avons chez nous Thomas, David, Maillart, Duprato, Delibes, Gounod, Massé, Grisar, Gevaert, Bazin, Semet, Reyer, Deffès, etc., etc., on va chercher à l'étranger non pas des compositeurs qui réunissent tous les suffrages, mais un musicien dont sa patrie elle-même est fatiguée, et dont l'outrecuidance, qui est toujours l'apanage de la médiocrité et de l'impuissance, va jusqu'à insulter à nos plus grandes gloires, ou à celles que nous avons consacrées.

Lisez plutôt ce que Richard Wagner, celui-là même qui nous appelait un peuple de singes, écrivait tout récemment sur Meyerbeer. Nous citons textuellement.

« Un compositeur juif qui n'avait plus à corrompre le goût public, mais qui pouvait l'exploiter a attiré de nos jours l'attention générale. Le public de nos théâtres d'opéra a depuis longtemps renoncé non-seulement à l'œuvre d'art dramatique, mais encore à l'œuvre de bon goût; les salles se remplissent de cette foule bourgeoise qui vient pour se désennuyer; mais l'art ne peut guérir l'ennui, on ne peut le combattre que par une autre forme d'ennui.

« Le but de la vie du célèbre compositeur est de tromper son public. Il est inutile d'insister sur les moyens artificiels dont il se sert pour arriver à son but; c'est un escamoteur habile qui sait éblouir le public par ses tours.

« Ce compositeur qui trompe le public se trompe enfin lui-même. Nous croyons sérieusement qu'il voudrait créer des œuvres d'art et qu'il se rend en même temps compte de son impuissance. Pour sortir de ce conflit entre ses aspirations et ses moyens, il écrit pour Paris des opéras, et s'efforce de les faire jouer partout ailleurs.

« C'est ainsi qu'il récolte la gloire artistique sans être artiste. »

N'est-ce pas assez impudent, ou plutôt assez stupide? Et celui qui a écrit ce jugement sur l'auteur des *Huguenots* est offert au public parisien dans une œuvre qu'il renie mais qu'il trouve « assez bonne pour des Français. » — Cette œuvre est *Rienzi*.

Mais on ira le voir! ce n'est pas impossible... Qu'importe? on allait voir aussi les féeries des théâtres du boulevard. Faites du luxe de mise en scène, le gros public accourra toujours. Il est friand de spectacles. — Mais on ira l'entendre! cela se peut encore. Qu'importe? On va aussi entendre Thérèse.

Dans quelques jours, les journaux wagneristes publieront les recettes et penseront à force de chiffres faire croire à un succès.

Si l'on publiait le chiffre de l'argent qu'on dépense dans les bastringues et dans les mauvais lieux, on ne prouverait pas que ce sont des réunions de bonne compagnie. Autant vanter la fille de marbre parce qu'elle a plus de diamants que l'honnête femme.

On ira voir *Rienzi*, par curiosité, soit; mais qu'il ait du succès, non. Ce serait à désespérer du bon goût et du bon sens des Français. Ceux qui applaudissent aux *Huguenots* de cet « escamoteur » de Meyerbeer ne peuvent applaudir au *Rienzi* de Richard Wagner.

Ce qui nous surprend le plus, c'est que les chanteurs aient pu, à force d'études, fixer dans leur mémoire cet amalgame de notes. Il faut admirer le dévouement de M. Montjauze [Monjauze] qui, pendant cinq heures, crie sur tous les tons imaginables, *vive la liberté, vive Rome!* C'est un garibaldien forcené que ce Rienzi! M. Montjauze [Monjauze], qui a montré un talent réel, pourrait bien, si l'ouvrage a quelques représentations, laisser sa voix aux épines de la partition. Les autres rôles sont nuls ou à peu près; on ne peut que tenir compte à M^{mes} Sternberg et Borghèse de leur bonne volonté. Elles ne pouvaient tirer de l'or d'un bloc de pierre. Nous en dirons autant de MM. Massy et Lutz. Faisons une exception pour une jeune et très jolie débutante, M^{lle} Polliard [Priola], élève du Conservatoire, qui a dit avec une voix des plus fraîches et des plus sympathiques, le chant du messager fourvoyé dans ce chaos. Ce qu'il y a de plus attrayant dans cet interminable ouragan de sons c'est le ballet, où M^{me} Mérante déploie une grâce, une légèreté charmante. La mise en scène en est réglée avec beaucoup de goût et d'originalité.

L'ART MUSICAL, 8 avril 1869, pp. 145-147.

Journal Title:	L'ART MUSICAL
Journal Subtitle:	JOURNAL DE MUSIQUE
Day of Week:	Thursday
Calendar Date:	8 APRIL 1869
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	19
Year:	9 ^e année
Series:	None
Issue:	8 avril 1869
Livraison:	None
Pagination:	145-147
Title of Article:	THÉÂTRE-LYRIQUE IMPÉRIAL
Subtitle of Article:	RIENZI, Opéra en 5 actes, de M. RICHARD WAGNER.
Signature:	Léon Escudier
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page
Cross-reference:	